



**Scolia**  
Revue de linguistique

**32 | 2018**  
**Autour des pseudos-clivées**

---

## L'extension des pseudo-clivées

Annie Kuyumcuyan

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/scolia/316>

DOI : 10.4000/scolia.316

ISSN : 2677-4224

### Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

### Édition imprimée

Date de publication : 3 juillet 2018

Pagination : 95-116

ISBN : 979-10-344-0021-8

ISSN : 1253-9708

### Référence électronique

Annie Kuyumcuyan, « L'extension des pseudo-clivées », *Scolia* [En ligne], 32 | 2018, mis en ligne le 09 avril 2019, consulté le 24 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/scolia/316> ; DOI : 10.4000/scolia.316

---

## L'extension des pseudo-clivées<sup>1</sup>

**Annie KUYUMCUYAN**

Université de Strasbourg, UR 1339 LiLPa – Scolia  
kuyumcuyan@unistra.fr

### Introduction : une affaire de définition

Le composé *pseudo* (ou *semi*)-clivée désigne désormais assez couramment en français une construction syntaxique détachée en deux constituants reliés par le présentatif *c'est*. La *Grammaire Larousse du français contemporain* de 1964 (Chevalier, Blanche-Benveniste, Arrivé, Peytard, désormais GLFC) est l'une des premières à avoir décrit cette structure dans sa section consacrée aux « Constructions segmentées » (100-107), et cela dans le chapitre intitulé « De la phrase simple à la phrase complexe ». Une telle organisation intéresse directement notre propos. En effet, nous souhaitons certes en premier lieu, et conformément au titre, nous interroger sur la délimitation du phénomène considéré – et cela de plusieurs points de vue : morphosyntaxique (catégorie des constituants impliqués), diastatique (variétés de langue en synchronie) et diachronique (structures analogues dans des états de langue antérieurs au « français contemporain »). Mais nous aimerions aussi, à partir de ces observations liminaires, proposer quelques pistes pour caractériser les relations impliquées dans les

---

<sup>1</sup> Je remercie B. Combettes pour ses observations sur une première version de cet article. Celles-ci m'ont permis de clarifier ma lecture des exemples anciens ainsi que mes propres conclusions. Il va de soi que les unes et les autres n'engagent cependant que moi.

structures étudiées en les rapportant aux distinctions traditionnelles : subordination, corrélation, coordination. C'est pourquoi la disposition adoptée par les pionniers en la matière, et la prudente neutralité qui en ressort, nous ont paru dignes d'être relevées.

## 1. Quels constituants ? – l'extension formelle de la structure

L'identité de la semi-clivée pourrait bien résider en définitive dans la présence centrale de *c'est* dans la structure<sup>2</sup>, car à gauche et à droite, on observe une certaine variété de constituants : groupe nominal (GN), groupe infinitival (GVinf), ou enfin proposition. Selon les auteurs, c'est tel ou tel profil morphosyntaxique qui sera retenu, donnant lieu à des commentaires sur les effets sémantico-discursifs tantôt de l'extraction, tantôt du détachement initial, et en fin de compte de leur combinaison, à moins qu'on ne mette l'accent sur les caractéristiques syntaxiques définitoires de la structure. En règle générale, les observateurs du français sont d'accord pour traiter les pseudo-clivées comme des cas particuliers de « dislocation » (Blasco, 1999), depuis Roubaud (2000) jusqu'à Apothéloz dans le chapitre de la *Grammaire de la période* qu'il leur consacre (2012 : désormais GP). Ces travaux ont minutieusement collecté et décrit les pseudo-clivées dont l'élément initial consiste en une « relative périphrastique » (introduceur *ce qui/ce que* majoritairement), laquelle « clause propositionnelle », dans la terminologie du groupe de Fribourg, peut alterner avec une « clause nominale ». Cet élément initial, sous-spécifié, notamment la proforme des relatives périphrastiques, est mis en relation avec un « lexique proportionnel à la proforme » (Roubaud : 76) à droite, d'où la caractérisation des pseudo-clivées comme des « constructions à spécification progressive », qu'illustrera un exemple emprunté à Roubaud (2000 : 398) :

- 1) *Ce qui est immoral, c'est la bêtise.* (Gourmont)

Pour les linguistes travaillant dans le cadre de l'Approche pronominale, les pseudo-clivées se réduisent en réalité à ce type d'énoncé (1), la « spécification progressive » caractéristique de la construction impliquant en effet une « proportionnalité » de part et d'autre de

2 Apothéloz donne cependant quelques exemples de contournement ou d'omission de cette « formule équative » (2012 : 210 & 212) ; de même Roubaud (2000 : 250).

*c'est*, entre la proforme de la périphrastique et la réalisation lexicale de la valence qui lui répond. La spécification peut certes s'exprimer autrement (*op.cit.*: 250), mais la construction pseudo-clivée en représente un « dispositif grammaticalisé » qui se décrit à partir du verbe constructeur, dispositif qu'il faut « compter au nombre des constructions syntaxiques fondamentales du français contemporain » (*ibid.*).

En mettant également en avant la « relation de complément » que la séquence précédée de *c'est* entretient avec le verbe de la relative initiale dans l'exemple :

2) *Ce que j'ai acheté, c'est une péniche. (GMF)*

les auteurs de la *Grammaire méthodique du français* (2009: 728; désormais GMF) adoptent au fond une définition identique de la semi-clivée, tout en admettant cependant de pouvoir trouver, en tête de la structure, à la place de la relative périphrastique, une « subordonnée temporelle ou conditionnelle » (*ibid.*). Pour sauvegarder la relation de présélection avec le terme de droite, la subordonnée qui illustre leur propos présente toutefois elle aussi une proforme ultérieurement spécifiée :

3) *Si je veux quelque chose, c'est qu'elle travaille. (GMF: 728)*

Il n'y a effectivement guère de difficulté à admettre que (3) constitue un énoncé en tout point équivalent à :

4) *Ce que je veux, c'est qu'elle travaille. (GMF: 728)*

à la réserve naturellement du « dispositif » précédemment explicité, que (4) ne réalise pas, contrairement à (3).

Le chapitre précité de la GP dessine lui aussi des contours moins tranchés autour des pseudo-clivées que ne le fait l'Approche pronominale: est admis d'emblée que le premier terme puisse être nominal, qu'à être puissent être substitués d'autres verbes comme *consister*, *rester* « et quelques autres », que la copule elle-même présente deux valeurs (« identificative » vs « attributive ») sans compromettre pour autant l'identité de la structure (*op.cit.*: 207-208). Surtout, Apothéloz conteste le mécanisme même du « dispositif » comme principe générateur de ces structures en ôtant au verbe du premier segment son statut constructeur. Pour lui, la dépendance entre les deux termes, si elle est avérée, est de nature plus pragmatique que syntaxique :

elle est plus conditionnée par l'état de la mémoire discursive à l'issue de l'énonciation du premier terme que par l'occurrence d'un élément recteur dans ce même terme initial (*op. cit.* : 215). Une approche qui fait de la sorte primer les considérations communicatives sur les structures morphosyntaxiques ne peut que contredire les tenants du « dispositif » : « Y voir seulement un procédé de mise en relief ou de topicalisation est nettement insuffisant » (Roubaud, 2000 : 251).

Au plan pratique, l'opposition entre les deux conceptions aboutit à des corpus d'observation qui ne se recoupent qu'en partie : les pseudo-clivées de l'Approche pronominale forment un sous-ensemble des pseudo-clivées telles qu'elles sont conçues dans la *Grammaire de la période* :

[...] le « fait » véritable, dans cette perspective, ne se confond pas avec l'observation. Un fait, c'est une relation entre un modèle et des observations. Autrement dit, c'est l'ensemble de biais que l'on doit imposer à l'observation, et l'ensemble d'hypothèses supplémentaires que l'on doit accepter, pour la rendre compatible avec le modèle. (Anscombe & Ducrot, 1983 : 77)

Ces « biais » infligés à l'observation par le modèle – et qui sont consubstantiels, rappelons-le, à toute théorisation – amènent notamment Roubaud et Sabio (2010), dans leur étude sur les « Si-constructions », à distinguer l'emploi de celles-ci en pseudo-clivées – où elles sont cantonnées à droite, sans compromettre la bonne formation du terme de gauche :

5) *ce qui serait grave c'est s'il y avait un accident mortel* (oral, Roubaud)

des structures où elles figurent à gauche et qu'ils considèrent comme un « second type syntaxique » (*art. cit.* : 2164), nonobstant le fait que dans les deux cas, « la Si-C entre dans la sphère du sujet » :

6) *si on prend que des gens qui sont pas de Marseille ben c'est dommage* (oral, Corpaix)

On peut par conséquent douter que (3) réalise pour eux une pseudo-clivée.

Sans vouloir du tout minimiser les enjeux de telles divergences, car ils engagent ce qu'Anscombe et Ducrot (1983) appellent le « coût » des modèles concernés, on peut cependant éviter les querelles de mots, suivant en cela l'exemple d'Apothéloz qui intitule prudemment son

chapitre « Pseudo-clivées et constructions apparentées ». Les structures conformes au « dispositif » des Aixois en constituent indubitablement un sous-ensemble bien spécifié, tandis que le reste – les « structures apparentées » – arbore non moins incontestablement un « air de famille » avec ce premier type, sans se confondre tout à fait avec lui pour les raisons syntaxiques énumérées plus haut, mais en présentant cependant assez de points communs pour être inclus dans l'observation – à commencer par un détachement à gauche et la présence de *c'est* à la charnière entre les deux termes de la construction ; sans compter les cas mixtes « authentiques » (*i. e.* non forgés pour l'analyse) analogues à (3) :

- 7) *si quelque chose leur paraît vraiment aimable c'est l'écriveau :  
Défense de passer.* (Nizan, *Aden Arabie*, 1931)

On voudrait donc militer ici pour inclure dans les « structures apparentées » aux pseudo-clivées celles qui présentent un premier terme propositionnel de format – en surface – « subordonné ». La question ne se pose plus pour les constructions à relative périphrastique initiale que les travaux sus-mentionnés ont déjà amplement documentées, mais il reste quantité de tours réputés plus rares et partant « vieillis », littéraires, réservés à l'écrit, etc. – en bref, les tours où *c'est* est précédé d'une subordonnée en *QU-* ou *Si*. Même si l'enjeu n'est pas ici d'en dresser l'inventaire exhaustif, l'extension d'un ensemble étant comme on sait déterminée par son intension (et vice-versa), la démarche ne peut faire l'économie d'une définition, même minimale ou imparfaite comme celle-ci.

Pour en revenir aux « précurseurs » (*GLFC*: 104), ceux-ci envisageaient en effet que le « représenté » d'une construction segmentée fût « une complétive introduite par QUE » ou une « proposition introduite par SI, PUISQUE ou une construction équivalente ». Le « représentant » le plus répandu « est CE devant le verbe ÊTRE », « avec lequel il constitue un groupe » ; l'attribut du verbe *être* lui est obligatoirement postposé, c'est selon le cas « un nom, un infinitif, une proposition » (101). « C'EST a avant tout un rôle syntaxique de pivot » dans cette construction segmentée « où il met en relation deux aspects différents d'un même phénomène » : « selon la place du terme représenté, la représentation sera plus ou moins claire ; mais le lien syntaxique reste le même » (105). On retiendra de cette description le traitement du « pivot » *c'est* comme un tout où il semblerait oiseux de distinguer la part respective du

démonstratif et de la copule, et le degré de représentativité du premier. Cette indifférence se conçoit si l'on se préoccupe avant tout, à l'instar des auteurs de la *GLFC*, de décrire la construction segmentée comme telle, en tant que structure originale, *sui generis*, dont les membres sont moins intéressants que le tout. À l'inverse, partir des constituants permettrait de clarifier leur statut respectif, en se référant aussi bien aux catégories qu'aux relations communes, catégories et relations dont une telle structure montre sans doute précisément les limites.

Le Goffic (1993) considère que dans ces constructions, qu'il ne nomme d'ailleurs pas, le sujet *ce* de *être* représente la phrase précédente ou l'un de ses termes, car le démonstratif assure une reprise médiate qui permet d'anaphoriser « tout ce qui est sémantiquement 'neutre', 'abstrait' », y compris notamment des subordonnées (*Grammaire de la phrase française*: §93; désormais *GPF*). Comme dans d'autres détachements à gauche, *ce* réinsère donc à droite le terme propositionnel, et censé subordonné, qui se trouve *détaché* à gauche, le démonstratif neutre étant contraint par la nature propositionnelle du segment détaché :

- 8) *Si je bibelote, c'est pour m'occuper, voilà tout.* (Bernanos, *Un crime*, 1935)

Assurément, (8) présente d'autres caractéristiques syntaxiques et sans doute informationnelles que (1) en l'absence de proforme et de verbe constructeur, d'autant qu'on en recense plusieurs sous-types selon la forme que revêt le terme de droite (Kuyumcuyan, 2017). On relève en effet après *c'est* tantôt un Groupe Prépositionnel (GP) comme ci-dessus, ou bien une relative périphrastique :

- 9) *Que nous croyions qu'un être participe à une vie inconnue où son amour nous ferait pénétrer, c'est, de tout ce qu'exige l'amour pour naître, ce à quoi il tient le plus, et qui lui fait faire bon marché du reste.* (Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913)

ou encore un Groupe Nominal (GN) :

- 10) *Mais qu'elle ait un amant ou non, ça, c'est autre chose, pas vrai, patron ?* (Bernanos, *Un crime*, 1935)

une complétive :

- 11) *Si les feuilles jaunissent, c'est que tu me tromperas.* (Allais, *À se tordre*, 1891)

une circonstancielle :

- 12) *Il semble, en effet, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible ; [...].* (Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755)

En dépit de cette diversité, ce qui paraît néanmoins propre à une telle structure, c'est l'anaphore propositionnelle opérée par *c'*, car celle-ci est constitutive de cette « construction segmentée » (GLFC: *loc. cit.*) ou de cet « énoncé qui rappelle la dislocation » (GPF: § 288). On peut relever le rôle de *si*, qui « thématise la proposition », « en mettant fictivement en doute sa réalité », (*ibid.*), mais la « nominalisation » (*ibid.*) de la première proposition intervenant même en présence d'un autre « connecteur » que *si*, on se demande s'il ne s'agit pas plutôt d'une sorte d'effet rétroactif de l'anaphore :

- 13) [...] *car lorsque, chassé de Charny par le propriétaire de la maison que Gouttman louait, il revint à La Ferté-Milon, ce fut pour apprendre que son père était mort à Verdun, que sa mère, remariée à un employé d'assurances, vivait maintenant au Caire, et que sa sœur Anne, d'un an sa cadette, venait d'épouser un Cyrille Voltimand, ouvrier carreleur à Paris, dans le dix-neuvième arrondissement.* (Perec, *La vie mode d'emploi*, 1978)

Traiter *c'est* en « pivot », c'est manquer au rôle de représentant qu'assure effectivement le démonstratif et sur lequel tout repose. Car le relais démonstratif, en anaphorisant la subordonnée pour en faire un terme du second membre de phrase, dans un chassé-croisé quelque peu spéculaire, opère une recatégorisation tout à fait insolite de celle-ci, entre « intégrative » et « percontative » (GPF: *loc. cit.*)<sup>3</sup>. On sait que dans les dislocations nominales, « c'est le pronom qui donne à l'élément disloqué sa saisie référentielle et non l'inverse » en fixant par exemple les valeurs référentielles flottantes de l'article français : « Il serait alors plus judicieux de parler en termes de *couplage* plutôt que de coréférence » (Blasco, *op. cit.* : 122, commentant Maillard, 1985). Du coup, « le pronom ne serait plus un élément anaphorique, mais un opérateur linguistique » (*loc. cit.*):

3 C'est pourquoi on reste dubitatif sur les étiquettes de « conditionnelle » et de « temporelle » avancées par la GMF au sujet d'exemples tels que (3) – cf. Kuyumcuyan, *art. cit.*, pour un rappel des hypothèses de la GPF, de Muller (1996), de Roubaud & Sabio (2010) et Sabio (2013).



Le syntagme disloqué garde son statut d'élément adjoint au pronom clitique, puisqu'il subit son influence dans la saisie sémantique. Néanmoins, il n'est plus envisageable de décrire le pronom comme un élément anaphorique, à cause justement de l'influence sémantique qu'il opère sur l'élément disloqué. C'est bien pourquoi l'on a tenté d'y déceler un «opérateur linguistique» (Maillard 1985) ou encore un «relais topique» (Cadiot 1988). (Blasco, *op. cit.*: 123)

Avec la dislocation propositionnelle, *ce* anaphorise non pas directement la subordonnée de format *Si/Que/Quand P*, mais *le fait que P* (8, 10, 12), voire *le N de P* (9, 13) – (Sandfeld, 1965: 294, 346). L'indistinction catégorielle de la subordonnée, relevée par tous les commentateurs, n'est pas un fait en soi, mais un résultat de l'enchaînement par le démonstratif: «Le tour de la phrase est intégratif, mais la reprise anaphorique de P1 est plus compatible avec P1 percontatif» (*GPF: loc. cit.*; Sandfeld, 1965: 293). L'emploi de *ce* court-circuite l'horizon d'attente ouvert par la subordonnée, de caractère plutôt circonstanciel, scénique – mais qui reste en quelque sorte présent à l'arrière-plan – pour lui substituer une prédication au sujet de ce cadre. On est passé d'un «cadre» à un «thème» (au sens de Touratier, 2000: 147-148) du fait de la reprise par le démonstratif. C'est pourquoi les moins spectaculaires de ces structures sont celles qui présentent une complétive en position initiale comme (9): ce type de subordonnée est prédisposé, dans cette position, au rôle sémantique de thème, en raison sans doute de la pauvreté sémantique du connecteur.

## 2. Variétés de langue et périodes concernées

Les auteurs de la *GLFC* avancent dans la préface de leur ouvrage que les constructions segmentées, auxquelles ils s'enorgueillissent, à juste titre, d'avoir consacré un chapitre, sont «quantitativement et qualitativement» remarquables dans le français contemporain (5). Si le chapitre en question en fait «un outil très commode» dans les usages parlé et écrit, le préjugé très répandu à leur sujet – sans doute à cause des principes normatifs de la grammaire scolaire – est qu'elles sont d'une part plutôt orales (et donc, inévitablement, «relâchées») et d'autre part «contemporaines», pour reprendre le mot de la *GLFC* (cf. Apothéloz *op. cit.*: 210). Un simple sondage montre cependant que le critère diastratique écrit/oral n'est certainement pas discriminant

pour la fréquence de ces constructions même s'il n'est pas exclu que les types de pseudo-clivage varient d'un code à l'autre<sup>4</sup>, et que leurs fonctions discursives se répartissent autrement suivant le type de texte considéré – par exemple en fonction du critère monologal vs dialogal, ou des plans énonciatifs mobilisés. Il est probable par exemple que l'articulation entre les deux parties de la structure favorise un changement d'énonciateur, opportun en contexte argumentatif (Combettes, 2002; Kuyumcuyan, 2017 – cf. ex (45)). Des comptages précis seraient nécessaires pour s'assurer de telles variations, mais on peut d'ores et déjà soutenir que les constructions segmentées ne sont certainement pas réservées à l'oral.

Il est toujours plus hasardeux de s'avancer dans le domaine de la diachronie en raison de l'ambiguïté que pourrait entraîner un contexte de réanalyse, mais comme de telles constructions ne sont vraisemblablement pas apparues du jour au lendemain dans la langue, un bref retour en arrière s'impose pour déterminer l'extension des pseudo-clivées (et assimilées) dans le temps. Notre sondage débute au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les occurrences antérieures de constructions avec *c'est* nous paraissant très incertaines. À partir de 1549 en revanche, deux textes, le *Discours sur la servitude volontaire* de La Boétie, et *L'Heptameron* de Marguerite de Navarre<sup>5</sup>, présentent des structures analogues à celles du français contemporain, et dans des configurations très variées. Nous allons en parcourir un échantillon qui nous en a paru significatif.

## 2.1. Pseudo-clivées standard (ou presque)

### 2.1.1. Premier terme nominal

14) [...] ainsi la premiere raison de la servitude volontaire c'est la coustume. (La Boétie)

15) [...] l'amitié c'est un nom sacré, c'est une chose sainte [...]. (La Boétie)

4 Comme le montrent ici même Roubaud & Sabio dans leur contribution au sujet de « ce qu'il y a, c'est que... ».

5 Comme nous ne citons que ces deux ouvrages-là de ces deux auteurs, nous omettrons désormais le titre de l'œuvre dans la citation des exemples.

- 16) *L'histoire que j'ay deliberé de vous racompter, c'est pour vous faire veoir comme amour aveuglist les plus grands et honnestes cueurs, et comme meschanceté est difficile à vaincre par quelque benefice ne biens que ce soit.* (M. de Navarre)

avec N sous spécifié :

- 17) *Madame, monsieur vostre mary [...] m'a decelé ung fait qu'il avoit sur sa conscience: c'est le regret de ne vous avoir tant aymée comme il devoit.* (M. de Navarre)
- 18) *Et vous direz que la chose dont on doibt moins user sans extreme necessité, c'est de mensonge ou dissimulation: [...].* (M. de Navarre)

#### 2.1.2. Premier terme = relative périphrastique

- 19) *[...] ce qui rend un ami asseuré de l'autre c'est la connoissance qu'il a de son intégrité; les repondens qu'il en a c'est son bon naturel la foi et la constance.* (La Boétie)
- 20) *Mais ce qui le faisoit encores plus estimer, c'estoit sa grande hardiesse, dont le bruict n'estoit empesché pour sa jeunesse; [...].* (M. de Navarre)
- 21) *[...] mais ce qui donne autant de lustre à sa fermeté, c'est la desloyaulté de son mary qui la vouloit laisser pour un autre.* (M. de Navarre)

#### 2.1.3. Premier terme = Glnf

- 22) *[...] car trouver chasteté en ung cueur amoureux, c'est chose plus divine que humaine.* (M. de Navarre)
- 23) *[...] car on sçait bien que aymer l'argent, sinon pour s'en ayder, c'est servir les idolles.* (M. de Navarre)

avec reprise après que :

- 24) *D'apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien que cela. Il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot. Instruction bien plus ample et importante.* (Montaigne III, 1588-1592)

#### 2.1.4. Premier terme = «intégrative pronominale» (GFP)

- 25) *Qui fut bien desesperé, ce fut du Mesnil, [...].* (M. de Navarre)
- 26) *Qui fut bien pesneux; ce fut le secretaire, [...].* (M. de Navarre)

#### 2.1.5. Premier terme = complétive

- 27) *[...] mais elle luy manda qu'il n'eust jamais à se trouver devant elle, s'il n'estoit marié à quelque femme qu'il aymast bien fort,*

*et qu'il ne regardast point aux biens, mais qu'elle fut gentille femme, c'estoit assez. (M. de Navarre)<sup>6</sup>*

La structure est même utilisée pour « parcourir une liste » (Apothélos, *op. cit.*: 225-226) dans un fragment de discours représenté au style direct :

- 28) *« La premiere, dist le beau pere, c'est que vous n'en parlerez à nulluy, mais y viendrez secretement; l'autre, que vous n'y viendrez qu'il ne soit deux heures après minuict, à fin que la digestion de la bonne dame ne soit empeschée par voz follyes. »*  
(M. de Navarre)

En outre, comme l'ont déjà montré certains des exemples précédents, elle est régie ou enchâssée comme telle :

- 29) *Mais, ce dist Parlamente, vous ne debitez de ce qui est le plus à considerer: c'est pourquoy le gentil homme qui estoit cause de tout le mal ne mourut aussy tost de desplaisir, comme celle qui estoit innocente. (M. de Navarre)*
- 30) *Il est bien advenu, que le plus digne homme d'estre cogneu, et d'estre présenté au monde pour exemple, ce soit celuy duquel nous ayons plus certaine cognoissance. (Montaigne, III, 1588-1592)*

Le passage suivant montre cependant que la construction est loin d'être figée – comme le montrait aussi l'exemple (24) :

- 31) *Ce qui me poise le plus, c'est qu'à conter les symptomes de nostre mal, j'en vois autant de naturels, et de ceux que le ciel nous envoie, et proprement siens, que de ceux que nostre desreiglement, et l'imprudence humaine y conferent. Et cecy aussi me poise, que le plus voysin mal qui nous menace n'est pas alteration en la masse, entiere et solide, mais sa dissipation et divulsion, l'extreme de noz craintes. (Montaigne III, 9; var. ce n'est pas alteration, 1588-1592)*

L'extrait présente une première formulation qui correspond à une pseudo-clivée à initiale périphrastique – *ce qui me pèse le plus, c'est que [...]* – tandis que la seconde formulation, à bien des égards

<sup>6</sup> *qu'elle fut gentille femme* est la séquence propositionnelle reprise par le démonstratif de *c'estoit assez*. Interprétée comme une complétive, elle est enchâssée dans la complétive qui précède, elle-même objet de *elle luy manda*, dans un contexte de discours représenté en style indirect. La proposition entre ainsi dans un tour contrastif avec l'objet nominal *aux biens*: *elle luy manda [...] qu'il ne regardast point aux biens mais [qu'il regardast à ce] qu'elle fut gentille femme, c'estoit assez*. L'interprétation est cependant incertaine, vu l'ellipse et le mode du verbe.

parallèle (prolepse du sujet grâce au démonstratif *ceci*, identité du verbe recteur de la construction, *peser*), fait l'économie de la copule en construisant la complétive apposée à *ceci* directement après le verbe recteur, en disjoignant la subordonnée de son pronom régissant. Au plan informationnel, le résultat est le même qu'avec la proforme sous-spécifiée de la relative périphrastique: le sujet est instancié devant le verbe par le pronom cataphorique *ceci*, qui occupe la place du sujet sans la saturer sémantiquement. Le pronom pointe ce faisant sur un segment ultérieur qui lui est « proportionnel » et qui présente un format propositionnel: la complétive *que le plus voysin mal qui nous menace n'est pas alteration en la masse, entiere et solide, mais sa dissipation et divulsion [...]*. Le français moderne ne pourrait plus ainsi dissocier le démonstratif de sa complétive apposée, il lui faudrait ou bien postposer le sujet sous forme de complétive, sans démonstratif:

- 31a) *Et aussi [il/ça] me poise[chagrine], que le plus voysin mal qui nous menace n'est pas alteration en la masse [...].*

ou bien recourir à une relative périphrastique sous-spécifiée à l'initiale, soit une pseudo-clivée dûment formatée:

- 31b) *Et ce qui aussi me poise, c'est que le plus voysin mal qui nous menace n'est pas alteration en la masse [...].*

Dans les trois cas, il s'agit de mettre le sujet propositionnel de *peser* en position finale d'énoncé, pour le rhématiser. La construction que nous appelons aujourd'hui pseudo-clivée est disponible, elle est informationnellement pertinente, mais elle entre en concurrence avec d'autres structures qui ne sont plus, elles, attestées en français moderne. On mesure à nouveau cette même variation à la fin du passage, quand la formulation initiale liée – *le plus voysin mal qui nous menace n'est pas alteration en la masse, entiere et solide, mais sa dissipation et divulsion* – a pour variante la segmentée correspondante: *le plus voysin mal qui nous menace ce n'est pas alteration en la masse, entiere et solide, mais sa dissipation et divulsion*.

Cette alternance *est/c'est* a souvent été sentie par les commentateurs du français contemporain comme une stratégie d'hypercorrection (Roubaud, 2000: 250-251; Apothéloz, 2012: 211), mais ses attestations sont bien antérieures au français moderne, comme on peut déjà le voir avec l'extrait précédent, ou bien grâce à celui-ci:

- 32) *Ce qu'il y avait de plaisant était qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osais l'avouer à personne, et je raillais les Français de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignait plus qu'à eux.* (Rousseau, *Les Confessions*, 1770)

Comme un même auteur, Rousseau en l'espèce, peut avoir recours aux deux variantes à quelques lignes de distance, l'hypothèse de l'hypercorrection n'est pas avérée. La substitution de *est* à *c'est* est en outre exclue avec les circonstancielles en position initiale: sans démonstratif, pas de reprise ni de recatégorisation de la subordonnée envisageable (Sandfeld, 1965: § 176), l'interprétation reste celle d'une subordonnée circonstancielle en tête de phrase. Inversement, un tour *si p, c'est x* peut correspondre à une phrase complexe courante, à circonstancielle initiale, si la position de la subordonnée est libre et que les deux termes ne sont pas rendus interdépendants en raison du couplage entre la subordonnée et le démonstratif (Kuyumcuyan, 2017).

## 2.2. Pseudo-clivées «étendues»

Les constructions segmentées à circonstancielle initiale sont également attestées dès la même période.

### 2.2.1. Si-constructions

- 33) *[...] mais certes s'il y a rien de clair ni d'apparent en la nature, et ou il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, que la nature, la ministre de dieu, la gouvernante des hommes nous a tous faits de mesme forme, et comme il semble, a mesme moule, afin de nous entreconnoistre tous pour compaignons ou plustost pour frères.* (La Boétie)
- 34) *Et, si vous me demandez quelle recepte me tient si joyeuse et si saine sur ma vieillesse, c'est que, incontinant que je suys levée, je prends la Sainte Escripiture et la lys, [...].* (M. de Navarre)
- 35) *Si le secret du Roy est caché au serf, ce n'est pas raison que celluy du serf soit déclaré au Roy; [...].* (M. de Navarre)
- 36) *Si vous estes jaloux, mon compaignon, c'est chose naturelle; [...].* (M. de Navarre)
- 37) *Si j'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à autre chose: [...].* (Montaigne, III, 13)

### 2.2.2. Quand-constructions

- 38) *Quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation, que mon entendement s'en infecte.*  
(Montaigne, III, 10)

En poursuivant un tel sondage sur les périodes ultérieures, il apparaît que ce type de construction en *Si/Qu- P, c'est x* est resté très vivace. Au siècle suivant, Vaugelas en relève même une variante aujourd'hui disparue, où *ce que* supplée *si* «avec une grâce non pareille» :

- 39) *Ce que tu tiens de moi, des jardins, des rentes et des maisons, ce sont toutes choses sujettes à mille accidents.* (Remarques: 180)

Il ne faut pas sous-estimer les effets de mode qui privilégient quelques-uns de ces tours en les élevant au rang de phraséologies propres à certaines époques, à des milieux donnés, ainsi que probablement à des genres discursifs particuliers. Au XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple, *c'est* suivi d'une relative périphrastique avec un verbe de dire/d'attitude propositionnelle est omniprésent chez certains auteurs, Prévost en particulier :

- 40) *Si vous me trouverez blâmable, ou non, c'est ce que je ne puis dire, [...].* (Richardson, *Histoire de Clarisse Harlove*, traduit par l'Abbé Prévost, 1751)

Dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, on semble beaucoup aimer les intégratives pronominales (« relatives indéfinies ») à l'initiale :

- 41) *Mais où les mouvements de Chérie montraient une qualité, une beauté de lignes originales, c'était dans l'étreinte, l'enlacement, l'embrassade, en toutes les marques extérieures de l'effusion aimante d'un tendre petit cœur.* (E. de Goncourt, *Chérie*, 1884)

## 3. Des constructions « apparentées » ?

### 3.1. Un air de famille

Un simple « air de famille » ne peut cependant suffire à fonder une vraie parenté et faute de trouver un fonctionnement commun à toutes les structures relevées jusqu'ici, la « pétition de principe » menace. Les exemples envisagés sont cependant trop variés pour relever d'un dispositif rectionnel analogue à celui mis au jour par l'Approche pronominale. Par ailleurs, des questions simples, voire simplistes,

restent pendantes dans l'approche relativement traditionnelle adoptée ici – par exemple :

- Comment, étant donné l'intrication des deux termes de la structure, traiter leur statut en termes d'autonomie, de dépendance ou d'interdépendance ?
- A-t-on à faire à une « clause unique » dans le langage de la *GP* ou à une « période bi-clausale »<sup>7</sup> ?
- Est-on dans la parataxe, l'hypotaxe, voire une forme particulière de corrélation ?
- Et, pour finir, les réponses engagent-elles nécessairement l'ensemble des réalisations, ou faut-il établir des distinctions en fonction des constituants, et lesquels doit-on alors prioritairement prendre en compte ?

### 3.2. L'aspect informationnel de la construction

Une exploration systématique de ces tours, en diachronie comme en synchronie, demanderait sans doute d'entrer dans le détail des structures à droite du présentatif, car le profil du terme de gauche une fois établi, c'est la suite du présentatif qui semble en fin de compte discriminante pour l'interprétation fonctionnelle et sémantique, voire syntaxique, de l'ensemble de la construction (Kuyumcuyan, 2017). Dans certains cas même, « la droite l'emporte sur la gauche », en ce sens qu'une suite de présentatif identique, malgré un premier terme propositionnel différent, aboutit au même résultat sur le plan informationnel :

42) *Mais où cette ruse se fait le mieux entendre, c'est dans un conte arabe [...].* (France, cité par Sandfeld, 1965 : 295)

43) *Si la dernière s'est accrue, c'est aux dépens de l'autre.* (Mirabeau, *L'ami des hommes*, 1758)

C'est le *GP* suite du présentatif – *dans un conte arabe; aux dépens de l'autre* – qui est focalisé à chaque fois, dans des structures qui sont finalement fort proches, à l'ordre des constituants près, d'un simple clivage :

---

7 Les structures en *Si* observées dans Kuyumcuyan (2017) – *Si p, c'est que q...* – forment *a priori* plutôt une seule clause.



42a) *C'est dans un conte arabe que cette ruse se fait le mieux entendre.*

43b) *C'est aux dépens de l'autre que la dernière s'est accrue.*

(42) constitue cependant une «pseudo-clivée à dispositif» (Roubaud, 2000: 75) car l'indéfini où y joue le rôle de la proforme indéfinie, proportionnelle au GP suite du présentatif. Il n'en est pas de même dans la suivante, (43), où l'on ne peut induire du premier terme la séquence qui sera focalisée. Peut-être est-ce même là ce qui motive l'apparition d'une telle subordonnée en *si*: l'indétermination du futur focus, tandis qu'il est en quelque sorte déjà prédéterminé avec une proforme. Quoi qu'il en soit, on ne peut négliger ni les divergences ni les points communs de l'une à l'autre. Au nombre de ces points communs, le «recyclage» d'un constituant de format propositionnel dans un réagencement informationnel de la phrase simple, recyclage tout à fait analogue au fonctionnement des «subordonnées relatives» dans les clivages. Une telle particularité justifie le classement «entre» phrase simple et phrase complexe de la GLFC dont il était question au début de cet exposé, même si on ne peut *a priori* généraliser cet état de choses à toutes les pseudo-clivées.

En réalité, il semble que ce soit le premier terme de la construction dont le statut de subordonnée véritablement régie par le terme de droite puisse être mis en cause. On tient plutôt là un constituant topicalisé, dont la subordination sert surtout à manifester le statut informationnel d'arrière-plan (Combettes, 2002), tandis que l'organisation hiérarchique de la matrice se dévoile vraiment à droite de *c'est*, qu'elle soit simple:

44) *Si l'on va du côté de Lahej, c'est pour voir de l'herbe.* (Nizan, *Aden Arabie*, 1931)

ou complexe:

45) *Si l'on demande pourquoi je restais là, c'était par paresse, incertitude, ignorance des métiers, et parce que l'État me nourrissait, me logeait, me prêtait gratuitement des livres et m'accordait cent francs par mois.* (ibid.)<sup>8</sup>

8 «La proposition topicalisée est introduite par un marqueur comme *si* ou *quand* (où) [...]. Les topicalisations apparaissent nettement comme relevant des faits de polyphonie, de discours rapporté.» (Combettes, 2002). En (45), le démonstratif «reprend» l'interrogative indirecte attribuée à *on*, à partir de *pourquoi*. Ce qui enchaîne sur *si l'on me demande*, c'est la «réponse» de l'énonciateur principal, c'est-

En revenant à la « construction directe » à laquelle, par hypothèse, ces structures pourraient correspondre (Blanche-Benveniste *et al.*, 1990: 55), on établirait que celles-ci réalisent l'équivalent d'une « subordination inverse » dans les phrases complexes, et d'un « marquage du rhème » dans les phrases simples (Kuyumcuyan, 2017), ce qui reviendrait d'ailleurs, informationnellement parlant, au même.

### 3.2.1. Les phrases complexes

Si l'on en croit Bonnard en effet, la « subordination inverse » consiste en une simple affaire de réagencement informationnel :

*Ce cum inversum* a son pareil en français dans la **subordination inverse** où *quand*, *lorsque* et *que* introduisent une proposition de sens pleinement rhématique prenant pour thème la principale précédente à l'égal d'une subordonnée temporelle préposée ; comparer :

*Nous étions à table quand/lorsque un orage éclata.*

*Pendant que nous étions à table, un orage éclata.* (Bonnard, 2001 : 212).

De même, dans une pseudo-clivée de type *Si/QU-P...*, *c'est...*, une proposition de sens pleinement rhématique délimitée par *c'est* prend pour thème la « subordonnée » précédente :

46) *Si Gloria est allée le reprendre des mains de ma femme, au risque de se faire arrêter, c'est qu'elle y tient.* (Simenon, *L'amie de Mme Maigret*, 1950)

laquelle « subordonnée » occuperait la position principale dans le « dispositif direct », tandis que le constituant rhématisé derrière *c'est* prend dans le dispositif original réintégrerait sa place de circonstant :

46a) *Gloria est allée le reprendre des mains de ma femme, au risque de se faire arrêter, parce qu'elle y tient.*

---

à-dire l'énonciation même de *c'était par paresse...* etc. Il faut donc sous-entendre un *je dis que* devant *c'est*. On observe la même alternance énonciative dans des tours avec *autant dire que* (que *c'est* suppléerait sans difficulté) qui présentent beaucoup des propriétés des pseudo-clivées :

*Si l'on se consume d'envie ou d'ambition autant dire que l'on n'a aucun but dans la vie.* (P. Reverdy)

De là à inclure ces tours dans les pseudo-clivées, y compris dans leur extension maximale...

Mais alors que l'inversion des positions hiérarchiques respectives est marquée par le jeu des tiroirs verbaux dans la subordination inverse *stricto sensu* (Bonnard, 2001 : *loc. cit.*), c'est l'alliance *Si/QU-P...*, c'est Q qui opère cette inversion dans les tours que nous observons, d'où la métaphore du « pivot » appliquée à *c'est* par la *GLFC*, image qui a été discutée (et contestée) ci-dessus. On dira donc du pseudo-clivage affectant une phrase complexe qu'il constitue également :

[...] un cas de thématisation d'une proposition principale comparable au relatif de liaison à cela près que la conjonction subordonnante ne remplit aucune fonction propositionnelle dans la subordonnée. (Bonnard, *loc. cit.*)

Dans le pseudo-clivage, la « fonction subordonnante » de la conjonction initiale disparaît au profit d'une « fonction thématique », pour paraphraser l'illustre grammairien (cf. aussi Combettes, *art. cit.*).

### 3.2.2. Les phrases simples

Le résultat est analogue, *mutatis mutandis*, lorsque le pseudo-clivage affecte ce qui correspondrait à une phrase simple dans le dispositif direct. La construction explicite la valeur rhématique d'un constituant secondaire, en l'opposant par contraste au constituant initial auquel la subordination confère avant tout le statut de topique. Ainsi de (44) par rapport à :

44a) *On va du côté de Lahej pour voir de l'herbe.*

Dans (44a), rien, sinon l'ordre des constituants, n'indique véritablement quel est le segment le plus pertinent au plan informationnel, tandis que la version originale l'explicite au moyen d'un « double marquage » : l'extraction d'une part, la subordination de l'autre, ainsi détournée de l'usage que les grammairiens lui accordent généralement, à savoir l'enchâssement d'un constituant phrastique dans un autre constituant phrastique.

Creissels observait au sujet des pronoms relatifs que « l'usage d'une même marque formelle de l'intégration de structures phrastiques peut ne pas toujours recouvrir les mêmes fonctionnements syntaxiques » (1995 : 314), si bien qu'un même marqueur est selon lui tantôt opérateur d'enchâssement, tantôt non. De même, on pourrait considérer à l'extrême, mais de manière au fond assez conséquente, que (44) n'est pas une phrase complexe, comme il en est déjà en

réalité d'un clivage affectant une phrase simple. La présence d'une « conjonction subordonnante » en tête d'énoncé n'est ni déterminante, ni significative de ce point de vue, pas plus que la copule après la pause. Des marqueurs identiques s'appliquant à une phrase simple comme à une phrase complexe, avec les mêmes effets, n'affectent pas la structure syntaxique de ces phrases : (44) reste une phrase simple, (45) une phrase complexe. La construction *Si/QU-P...*, *c'est* est donc neutre syntaxiquement parlant : elle n'intègre pas de subordonnée dans une matrice, pas plus qu'elle n'y modifie les fonctions entre les constituants présents, elle « dispose » autrement l'existant. Peut-être pourrait-on en ce sens la qualifier de « dispositif » dans le langage des Aixois.

L'autre caractéristique commune à ces tours et à la subordination inverse est « la solidarité qui existe entre les propositions ainsi reliées » (Bonnard, *ibid.*), solidarité réalisée dans nos structures grâce au « chevillage » (*GPF* : § 282) opéré par *c'est* entre le premier terme et le second. Une telle relation forme un « système conjonctionnel corrélatif dont la fonction s'exerce au niveau de la perspective prédicative » (Bonnard, *op. cit.* : 213). Il faudrait de même user d'une périphrase telle que « système corrélatif à fonction rhématisante » pour caractériser pleinement les constructions *Si/QU-P...*, *c'est...* « En surface », le premier terme en est bien réalisé par un constituant de format propositionnel qui a tout l'air d'une « subordonnée », si bien qu'on peut fort légitimement s'interroger sur sa catégorie, comme nous l'avons fait nous-même. Il n'en reste pas moins que cette subordination sert d'autres fins, informationnelles, qu'un pur et simple « enchâssement » syntaxique ; le « plan discursif » (Combettes, 1992) prend le pas sur l'organisation hiérarchique de la phrase sans pour autant l'escamoter ; il l'exploite, tout simplement, à ses propres fins.

## Conclusion

Dans ses « Remarques préliminaires » à son ouvrage sur les subordonnées, Sandfeld (1965) illustre précisément par une semi-clivée en *si*, parmi d'autres structures, l'inadéquation de l'opposition principale/subordonnée :

- 47) [...] *si je vous raconte cela, c'est que je vous sais discret [...]*.  
(1965 : X)

Au chapitre des complétives, il observait qu'en fonction sujet, la reprise de la subordonnée par *ce* ou *cela*, voire *la chose* est fréquente :

- 48) *Tout cela, qu'on le cache aux enfants, aux écoliers, c'est naturel, c'est humain, et c'est même nécessaire [...]. (op. cit. : 7)*

tandis qu'avec une subordonnée en fonction attribut, « on intercale *ce* derrière le sujet » fréquemment :

- 49) *Une chose qui m'étonne, c'est qu'il n'y ait pas plus de gens qu'on jette dans le canal [...]. (op. cit. : 10)*

Enfin, concernant les temporelles :

Tout en gardant leur sens temporel, les propositions temporelles, surtout celles introduites par *quand* ou *lorsque*, peuvent se rapprocher des propositions complétives en tant que leur contenu est sujet, attribut ou régime du verbe de la proposition à laquelle elles appartiennent. (*op. cit.* : § 176)

et l'auteur note qu'alors « l'emploi du démonstratif devant la principale est constant », de même pour les conditionnelles dans les constructions analogues (§ 208), qu'il rapproche également de celles des complétives dont il parlait au départ (§ 10), et qu'il promet d'étudier « ailleurs plus en détail » (*op. cit.* : 346). Sans davantage nommer ces constructions que Le Goffic dans la *GPF* (cf. *supra*), le linguiste danois les rassemble lui aussi relativement à l'usage constant du démonstratif comme terme de « reprise », ou de « couplage », d'une subordonnée en position initiale. Ces énoncés présentent en effet un profil très caractéristique, dont l'exploration globale, en synchronie comme en diachronie, devrait enrichir la représentation de la phrase et alimenter les « paradoxes de la subordination » (Debaisieux, 2006 : 120) en montrant qu'on doit non seulement éviter d'« entretenir la confusion entre analyse syntaxique et analyse morphologique » (*ibid.*), mais qu'il faut aussi s'efforcer d'en distinguer un troisième plan informationnel, lequel appartient de plein droit à la description linguistique, et entre en interaction avec les deux autres. Il n'est certainement pas anecdotique que ce plan-là soit rendu manifeste au travers d'un pronom démonstratif, dont tout la mesure reste à prendre en (macro)-syntaxe à travers sa double valeur de « représentant » et de « déictique » (Kuyumcuyan, 2011).

## Bibliographie

- ANSCOMBRE J.-C. & DUCROT O. (1983), *L'argumentation dans la langue*, Liège, Mardaga (3<sup>e</sup> éd. 1997).
- APOTHÉLOZ D. (2012), Pseudo-clivées et constructions apparentées, Groupe de Fribourg, *Grammaire de la période*, Berne, Peter Lang, 207-232.
- BLANCHE-BENVENISTE C., BILGER M., ROUGET C., VAN DEN EYNDE K., MERTENS P. (1990), *Le français parlé. Études grammaticales*, Paris, Éditions du CNRS. (2005)
- BLASCO M. (1999), *Les dislocations en français contemporain*, Paris, Champion.
- BONNARD H. (2001), *Les trois logiques de la grammaire française*, Bruxelles, Duculot.
- CADIOT P. (1988), De quoi ça parle ? la référence de *ça* pronom sujet, *Le Français moderne* 3-4, 174-192.
- CHEVALIER J.-C. BLANCHE-BENVENISTE C. ARRIVE M. PEYARD J. (1964), *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris, Larousse. (1981)
- COMBETTES B. (1992), *L'organisation du texte*, Metz, Publications de l'Université de Metz.
- COMBETTES B. (2002), Aspects de la grammaticalisation de la phrase complexe en ancien et en moyen français, *Verbum* 24, 109-128.
- CREISSELS D. (1995), *Éléments de syntaxe générale*, Paris, PUF.
- DEBAISIEUX J.-M. (2006), La distinction entre dépendance grammaticale et dépendance macrosyntaxique comme moyen de résoudre les paradoxes de la subordination, *Faits de langue* 28, 119-132.
- KUYUMCUYAN A. (2011), Syntaxe et sémantique du relatif de liaison en français moderne, *Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté* 897, 187-204.
- KUYUMCUYAN A. (2017), Aspects linguistiques et pragmatiques de la mise en relief dans les pseudo-clivées en *si*, in Bilger M., Buscail L. & Mignon F. (éds), *Langue française mise en relief. Aspects grammaticaux et discursifs*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 49-60.
- LE GOFFIC P. (1993), *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.
- MAILLARD M. (1985), L'impersonnel en français de *il* à *ça*, in Maillard M. (éd.), *Autour de l'impersonnel*, Grenoble, Ceditel, 63-116.
- MULLER C. (1996), *La subordination en français*, Paris, A. Colin.

- RIEGEL M., PELLAT J.-C., RIOUL R. (2009<sup>4</sup>), *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France.
- ROUBAUD M.-N. (2000), *Les constructions pseudo-clivées en français contemporain*, Paris, Champion.
- ROUBAUD M.-N. & SABIO F. (2010), Les Si-Constructions et la fonction sujet en français contemporain, *Actes du CMLF 2010*, [http://www.linguistique\\_francaise.org](http://www.linguistique_francaise.org), 2161-2172, consulté le 5 mai 2013.
- SABIO F. (2013), Les séquences en Si dans les corpus oraux, in Debaisieux J.-M. (éd.), *Analyses linguistiques sur corpus : subordination et insubordination en français*, Paris, Lavoisier, 317-362.
- SANDFELD Kr. (1965), *Syntaxe du français contemporain. Les propositions subordonnées*, Genève, Droz. (1977)
- TOURATIER A. (2000), *La sémantique*, Paris, A. Colin.
- VAUGELAS C. FAVRE DE (1647) *Remarques sur la langue française*, Paris, Champ libre. (1981)